

GROULX, Lionel, *Mes Mémoires — tome III — 1926-1939*. Les Éditions Fides, Montréal, 1972. 412 p., ill., index. \$7.00 cartonné; \$10.00 relié.

Richard Arès, s.j.

Volume 27, Number 1, juin 1973

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/303245ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/303245ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Arès, R. (1973). Review of [GROULX, Lionel, *Mes Mémoires — tome III — 1926-1939*. Les Éditions Fides, Montréal, 1972. 412 p., ill., index. \$7.00 cartonné; \$10.00 relié.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 27(1), 105–106.
<https://doi.org/10.7202/303245ar>

GROULX, Lionel, *Mes Mémoires* — tome III — 1926-1939. Editions Fides, Montréal, 1972. 412 p. Ill., index. \$7.00 cartonné; \$10.00 relié.

Plus que les deux premiers, ce troisième tome des *Mémoires* de l'abbé Groulx a suscité des critiques. On a, entre autres choses, reproché à l'auteur de se mettre constamment au centre des événements, de se montrer dur envers ses adversaires, de rapporter des potins pas toujours historiquement fondés, de faire montre de coquetterie, d'avoir inclus dans ses *Mémoires* trop d'extraits de ses discours et trop de comptes rendus de ses ouvrages, bref de n'avoir fait là, pour un historien, que de la très petite histoire.

Qu'il y ait à ces reproches quelque fondement, je serais le dernier à le nier, mais aussi à m'y appesantir. Ceux qui les formulent avec insistance se font de l'histoire, des mémoires et de l'homme une conception autre que celle qu'avait lui-même l'abbé Groulx. Il l'a maintes fois reconnu: il n'a été que l'historien de sa génération, d'une génération pauvre et humiliée, à qui ont terriblement manqué des maîtres et des historiens de métier. Pionnier en la matière, il n'a jamais cru avoir dit le dernier mot: "Ceux-là seuls, écrira-t-il, qui ignorent tout du métier d'historien, croient à l'histoire définitive (p. 52)."

Dans ses *Mémoires*, il a voulu raconter sa vie, sa longue vie, puisque ce troisième tome a été terminé en 1959 alors que l'auteur avait atteint ses 81 ans. La "révolution tranquille" n'est pas encore commencée et le mouvement nationaliste semble en perte de vitesse. L'abbé Groulx profite de l'occasion que lui offre la rédaction de ses *Mémoires* pour rappeler quel a été son rôle durant cette période des années 30, années de crise, de désarroi, de vide doctrinal, de sursauts de jeunes, etc. Cherchant lui-même à expliquer le succès de son discours du 29 juin 1937 au Colisée de Québec, il écrit: "Il faut remonter plus haut que cette heure-là, repasser en bref, tout ce que furent pour moi ces années 1932-1937, années pleines d'une activité presque fébrile; un public, s'il est vrai que j'en eus un, constamment tenu en éveil, en alerte, par la publication de cinq à six volumes, par des conférences de brûlante actualité, à Québec, à Montréal, ailleurs; par une publicité plus que généreuse des journaux, publicité même de la jeunesse partout aux écoutes, jeunesse de grand chômage, facilement remuée par les moindres allusions à sa misère, par toute pitié qui descend vers elle" (p. 331).

Ceux qui ont vécu ces années-là et qui les ont vécues en plein accord avec les aspirations populaires seront, je pense, les derniers à faire reproche à l'abbé Groulx de s'être mis, dans ses *Mémoires*, au centre des événements et des hommes, alors que ce sont les événements et les hommes de l'époque qui l'ont forcé à s'y installer et à s'y maintenir. Tout ce qui pense, tout ce qui bouge alors converge vers lui: l'*Action nationale*, les *Jeune-Canada*, l'*Action libérale nationale* et même Maurice Duplessis à la recherche de l'appui de la jeunesse. Il se plaindra lui-même d'être devenu un "moulin à paroles" (p. 259), d'être constamment dérangé par ses amis voulant, l'un un discours, l'autre une allocution, l'autre une préface, l'autre un avis, un conseil, etc., et ainsi de n'avoir plus le temps suffisant pour s'adonner à ses travaux historiques.

C'est un homme qui a conscience à la fois de sa valeur et de la pauvreté doctrinale de son époque dans le domaine de la vie nationale. Aussi recueille-t-il dans ses *Mémoires* les extraits de ses discours qui lui paraissent renfermer encore un message de vie ou faire saisir le climat de l'époque: "Je retrouve mon allocution dans *Le Devoir* du lendemain. Elle est bien de ce temps-là. Et c'est pourquoi j'en recueille quelques parties" (p. 18). Il lui arrivera, certes, de rapporter aussi les potins de l'époque, par exemple, sur les origines d'Armand LaVergne, sur les sources de financement de l'hebdomadaire *Le Jour*, sur les "lectures" de Maurice Duplessis, etc., mais sans les prendre lui-même à son compte. A propos des extraits de ses discours et des comptes rendus de ses ouvrages qu'il a insérés dans ce troisième tome, je pense qu'il accepterait volontiers qu'on leur applique ce qu'il a dit lui-même de son volume *Orientations*: "Voilà pourtant la sorte de livres que j'estime médiocrement: des recueils, des mélanges, des pages choisies. Je n'aime pas gratter le fond de mes tiroirs. J'ai souvent pesté contre les impuissants qui s'abandonnent à cette faiblesse. Mais, hélas, il faut compter parfois avec la gent tenace des éditeurs... Ainsi, quatre fois, en ma vie, il m'arrivera de gratter, mais non sans vergogne, mes tiroirs" (p. 226).

Il s'agit peut-être d'une petite histoire, mais pour ceux qui ont vécu les événements et connu les hommes de cette époque, cette petite histoire n'en demeure pas moins passionnante à lire, ne serait-ce que parce qu'ils y retrouvent tout entier, droit, franc et fier, à la fois tendre pour ses amis et rude pour ses adversaires, avec ses qualités et ses défauts, les premières bien supérieures aux seconds, celui qui fut alors, en même temps que son historien national, l'espoir vivant du Canada français et le définisseur de sa mission.

Montréal

RICHARD ARÈS, S.J.